

barricadées, toutes les issues minées. Tout était disposé pour que, lorsque l'assaillant aurait forcé l'entrée d'un cadre, soit par des pétards, soit à coups de canon, et lorsqu'il se précipiterait dans l'intérieur, il se trouvât ou bien dans une cour hérissée d'obstacles, ou bien dans une chambre dont il ne pourrait sortir que par l'ouverture qu'il s'était faite, subissant à découvert le feu meurtrier d'ennemis invisibles.

Dans ces cadres, attendaient les soldats mexicains, et certes ce n'étaient pas les prétendus cléricaux qui devaient tomber à nos genoux. Ce n'étaient pas davantage les prétendus pauvres diables d'Indiens recrutés au lasso et retenus dans le rang par la force, à ce point qu'on avait dû, disait-on, clouer les portes de leurs casernes pour empêcher les désertions en masse. C'étaient des hommes peu aguerris, incapables de résister en rase campagne à une attaque vigoureuse, fuyant toujours devant une charge à la baïonnette et un combat corps à corps, mais suffisamment tenaces sous le feu à longue portée, et redoutables lorsqu'on les mettait derrière un abri quelconque.

Le siège de Puebla allait fourmiller d'épisodes prouvant le courage des défenseurs et l'habileté des ingénieurs mexicains. Mais aussi, il allait fourmiller d'épisodes prouvant la valeur incomparable du soldat français, l'abnégation sublime de notre vieille armée, car jamais, parmi nos troupes, il n'y eut la moindre hésitation à se jeter, à la suite des officiers, dans ces gouffres carrés d'où sortait la mort.

Donc, le lendemain de la prise du San-Xavier, le siège prit une physionomie particulière; il devint la guerre des rues. Puebla, violée, se transformait en Saragosse.

Le 30 et le 31 furent employés à se consolider dans les positions conquises. Le 1^{er} avril, on élargit un peu notre conquête, en s'emparant, à gauche de Guadalu-

pita, de quelques flots, abandonnés, sans grande résistance, par les Mexicains, qui ne les jugeaient pas utiles à leur défense. Le 2, on occupa de même le couvent de San-Marcos.

Mais quand, dans la nuit du 2 au 3, on voulut de nouveau se porter en avant, on se heurta à une résistance tellement opiniâtre qu'il fut impossible de déboucher. En vain le commandant Carteret-Trécourt, le capitaine Lalanne, le lieutenant Galland entraînent leurs zouaves; les défenseurs, abrités, font un feu d'enfer, et les nôtres se retirent, laissant la rue couverte de leurs morts. Le 6, on fait venir à San-Marcos deux pièces de 12, qui abattent un pan de mur, en face d'elles. Le lieutenant Galland se précipite à la tête d'une soixantaine de zouaves. Il pénètre dans une chambre basse, qui n'a pas d'autre ouverture que la brèche par laquelle il est entré et doit se retirer.

Ce même jour, l'armée française perdit le général qui commandait l'artillerie, le beau de Laumière, comme on disait. L'avant-veille de l'assaut, dans les tranchées, pendant qu'il établissait la batterie de brèche, il avait été frappé à la tête d'un éclat d'obus. Il fut transporté immédiatement à l'ambulance, où les médecins qui l'entouraient crurent bientôt pouvoir répondre de sa vie. Se croyant lui-même en convalescence, il envoya son officier d'ordonnance, notre vieil ami le caïd Osman, chercher la voiture qui devait le transporter à son quartier général. Quand le caïd revint, il trouva le général étendu par terre, mort. Les médecins expliquèrent qu'une esquille intérieure avait dû se détacher du crâne et déchirer le cerveau.

Cependant, depuis une semaine déjà, on se battait, on s'entre-tuait sans pouvoir avancer. C'était maintenant le général Douay qui commandait les troupes, acharnées à la prise de la ville, tandis que le général Bazaine était plus particulièrement chargé des opéra-

*Un autre Lalanne était ordonné
le Général Jean Lalanne*

tions extérieures. On commençait à remarquer qu'une fois encore, le général Forey se confinait dans l'abstention majestueuse qui avait tant fait jaser, alors qu'il semblait ne pas vouloir quitter Orizaba. Il n'avait pas paru dans les endroits où l'on se battait. Il était resté à son quartier général du Cerro San-Juan. Il se décida pourtant, le 6, à paraître, et reconnut qu'avec les moyens jusqu'alors mis en usage, il était impossible d'avancer sans perdre du monde en quantité. Il recommanda d'employer plus largement, pour l'attaque des cadres, le canon et la mine. C'était fort sage, mais pas très facile à exécuter. On ne pouvait pas employer beaucoup de canons, parce qu'il fallait ménager nos provisions, qui n'étaient ni inépuisables, ni faciles à renouveler, et on ne pouvait pas se livrer à de grands travaux d'excavation, parce que Puebla est, en grande partie, construite sur le roc.

Le lendemain, le général Forey réunit au quartier général un grand conseil de guerre, en même temps qu'il donnait l'ordre aux troupes de se fortifier dans les quartiers conquis et d'attendre. L'intendant général Wolff, qui assistait à ce conseil, en a donné un récit coloré et pittoresque. Cette fois-là, le conseil fut au complet, et le général Bazaine avait consenti à s'y rendre.

Le matin, l'armée avait rendu les honneurs funèbres au général de Laumière, et sur la tombe ouverte, le commandant en chef avait prononcé une allocution qui se terminait par ces mots énergiques : « Nous mourons tous, moi le premier ! Mais nous prendrons Puebla. » Remarquons que cette phrase, qui produisit beaucoup d'effet, est le fond même, la formule obligatoire de tous les discours guerriers, depuis l'allocution classique de la Spartiate, qui disait à son fils, en lui remettant le bouclier : « Reviens dessus, ou avec ! » jusqu'au fameux : « Je ne rentrerai que mort ou victorieux ! » du général Ducrot, qu'en même temps, à peu

près, Gambetta traduisait, par cette autre phrase : « Faisons un pacte avec la victoire ou avec la mort ! »

Aussi les chefs de l'armée furent-ils surpris d'entendre l'orateur du matin exposer ses inquiétudes, ses craintes de voir tomber dans les rues de Puebla tous les éléments vigoureux de cette armée, et cette idée que la situation devenait intolérable. Il termina en proposant d'attaquer à nouveau la place par le sud, par le fort de Carmen, tout en continuant la guerre des cadres avec du canon et de la mine.

Le lieutenant-colonel Lafaille, qui remplaçait provisoirement le général de Laumière comme commandant de l'artillerie, fit remarquer que les canons de campagne seraient impuissants à abattre les murs des couvents et des églises, et que nos huit pièces de siège ne pouvaient pas être mises en position dans les cadres. Il déclara, en outre, que nous n'avions plus assez de munitions pour entamer un second siège, et qu'il ne nous restait plus que six cents kilogrammes de poudre de mine. Il conclut, par conséquent, qu'il fallait attendre l'arrivée d'un grand convoi de munitions.

Après l'avoir entendu, le conseil repoussa les propositions du général en chef. Alors, le général Forey proposa à ses auditeurs stupéfaits un plan qu'il leur présenta comme une inspiration de génie due à un jeune officier d'état-major. On a raconté que cet officier aurait été le capitaine Billot, mais je n'affirme rien. En tout cas, l'inspirateur était l'instrument conscient ou inconscient de M. de Saligny, car il s'agissait tout simplement de lever le siège de Puebla, d'évacuer nos malades et nos blessés sur Cholula, et de marcher sur Mexico.

Politiquement et militairement, c'était de la démente. Une pareille reculade devait rallier toute la nation mexicaine à Juarez, nous couvrir de honte et de ridicule, justifier toutes les attaques de l'opposition en

France, et tous ces discours enfielés qui servaient déjà de bourre aux balles de l'ennemi. Et puis, nous n'avions pas assez de monde pour marcher sur Mexico, tout en maintenant l'investissement de Puebla, et en laissant garnison à Cholula ! Nous n'avions pas assez de munitions pour continuer le siège de Puebla, et nous allions risquer celui de Mexico, qui, comme Puebla, contenait des cadres, des couvents, des églises, une citadelle, une armée enthousiaste ! de Mexico, presque complètement entouré d'eau, qu'on ne peut aborder que par des chaussées étroites et longues ou, en faisant un long détour, par des terrains volcaniques d'un très difficile accès. Et nous allions essayer ce coup de tête, ayant derrière nous les vingt mille valeureux assiégés de Puebla ! devant nous l'armée de secours de Comonfort ! C'était le désastre certain et la déroute assurée.

Et cependant ce projet insensé conquit tous les suffrages du conseil. Trois hommes seuls s'y opposèrent : le chef d'état-major, colonel d'Auvergne, le sous-chef d'état-major, lieutenant-colonel Manèque, et l'intendant général Wolff. Ce dernier déclara que l'abandon du siège, après un insuccès, serait à coup sûr interprété, en France et au Mexique, comme un acte de faiblesse, et que le moment de reconnaître notre impuissance lui semblait encore loin. « Au surplus, ajouta-t-il, quoi que l'on décide, l'administration est prête. »

Mais le général Douay, mais le général Bazaine votèrent pour la levée du siège et la marche sur Mexico. « Nos hommes n'en veulent plus », disaient-ils en parlant de la guerre des cadres. C'était faux, et d'ailleurs ils n'en savaient rien, puisqu'ils n'avaient pas marché à la tête de leurs hommes. Enfin, c'était une injure qu'un instant de faiblesse devant San-Marcos ne justifiait pas et dont mille traits d'héroïsme allaient encore démontrer l'injustice.

Les membres du conseil de guerre se retirèrent tristes et inquiets, après s'être promis le secret sur ce qu'ils avaient décidé. Mais de pareils secrets ne se gardent pas ; ils intéressent trop de monde, ils sont trop lourds à porter. Et, une demi-heure après la fin du conseil, nous étions tous au courant de ce qui s'y était passé ; tous atterrés et tous furieux. Pour mon compte, je me rappelais que, devant Sébastopol, nos chefs militaires les plus qualifiés avaient eu une conception semblable ; qu'ils avaient failli abandonner le siège pour aller livrer bataille à l'armée russe, et barrer l'isthme de Pérécop aux renforts envoyés, de l'intérieur de la Russie, à la place assiégée. Les hommes ordinaires, dans de pareilles circonstances, troublés par le poids des responsabilités, subissent une espèce de vertige comparable à celui qui saisit les spectateurs dans un théâtre incendié, et qui les porte à courir de côté et d'autre, sans trouver d'issue. Les hommes supérieurs, quand ils ont réfléchi et décidé quelque chose, s'y obstinent et s'y entêtent, et finissent généralement par avoir raison.

A peine remis en contact avec l'armée, nos chefs comprenaient l'énormité de leur faute, et, avant même que l'intendant général Wolff fût rentré dans sa tente, le général Douay lui envoyait son chef d'état-major, le commandant Capitan, pour lui dire qu'il avait changé d'avis et qu'il le suppliait d'insister auprès du commandant en chef pour qu'il en changeât aussi, et pour qu'il continuât le siège. L'intendant général Wolff ne se trompa pas en attribuant au bon sens et à l'influence du commandant Capitan ce brusque revirement d'opinion. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et il réussit. Le soir même, la délibération du conseil de guerre était oubliée, le général en chef décidait que l'on resterait, que, coûte que coûte, l'on viendrait à bout de l'« arrogante » Puebla ; que le général Douay continuerait à diriger l'atta-

que des cadres, et que, dès l'arrivée du convoi des munitions d'artillerie, attendu et annoncé par le lieutenant-colonel Lafaille, le général Bazaine ferait le siège des forts du sud : Carmen et Totimehuacan.

Bientôt, on finit par déboucher du couvent de San-Marcos et par s'emparer de quelques îlots de maisons, dans lesquels on s'établit fortement. Mais il ne fallait pas se dissimuler que le siège de Puebla prenait des proportions imprévues, dépassant tous les calculs, et que, pour ce trop long séjour devant la place, l'armée devait chercher ses vivres dans le pays, car tous les moyens de transport étaient accaparés, de la côte à Puebla, pour son approvisionnement en munitions de guerre.

A deux journées de marche, se trouvait la ville d'Atlixco, d'environ cinq mille âmes, contenant d'assez grandes ressources et occupée par un détachement de l'armée de Comonfort. Le colonel Brincourt, du 1^{er} de zouaves, reçut la mission de s'en emparer avec un bataillon de zouaves, une section d'artillerie, un contingent de troupes auxiliaires, de cinq cents fantassins et de deux cents cavaliers, et enfin mes deux escadrons, sous les ordres du commandant de Tucé. Il y arriva dans la soirée du 13 avril. L'ennemi avait évacué la ville. Mais, dans la matinée du 14, une brigade de cavalerie mexicaine, soutenue par un régiment d'infanterie, dessinait un retour offensif. Le colonel Brincourt donna aussitôt au commandant de Tucé l'ordre de se porter au-devant de cette cavalerie et de la charger. Entre elle et les chasseurs, il y avait un obstacle : une rivière peu large, mais très encaissée, et le seul passage qu'on trouvait était assez étroit pour obliger les chasseurs à passer d'un bord à l'autre, en colonne par un. Si l'ennemi l'avait voulu, jamais ils n'auraient pu déboucher. Mais le combat de Cholula leur avait donné une telle supériorité morale, que leur commandant n'hésita pas à les faire

défiler ainsi devant l'ennemi immobile. Dès que l'escadron du capitaine Aubert fut reformé, il se lança à toute bride sur la brigade ennemie et la culbuta. Derrière lui, arrivèrent le second escadron et les deux cents cavaliers auxiliaires, pour compléter la déroute. Entraînés par notre exemple, nos auxiliaires se comportèrent fort bien. Ils eurent dix-sept cavaliers tués et trente blessés. Mes chasseurs eurent trois tués et neuf blessés, dont deux officiers.

Pendant ce temps, le colonel Brincourt lançait le bataillon de zouaves, formé en colonne d'attaque, contre le régiment d'infanterie, déjà ébranlé par quelques coups de canon, et qui s'enfuit dans le plus grand désordre. On ramassa sur le terrain plus de deux cents libéraux tués ou blessés et quelques prisonniers, parmi lesquels un officier payeur dont la caisse était vide.

Ce combat d'Atlixco ajouta une belle page aux états de service déjà si chargés du colonel Brincourt, une belle page aussi à l'historique de mon brave régiment, sur lequel descendirent encore, à cette occasion, de nouvelles récompenses.

Pourquoi n'étais-je pas à sa tête, ce jour-là? Parce que les questions de personnes, dans l'aventure mexicaine, jouèrent toujours un rôle prépondérant. Le général en chef avait voulu que le colonel Brincourt dirigeât l'opération, et comme, plus ancien que ce dernier, je ne pouvais pas marcher sous ses ordres, l'état-major avait spécifié que mes chasseurs seraient commandés par un chef d'escadrons. Plus que moi encore, le général de Mirandol aurait pu revendiquer l'honneur de cette mission. Le zèle le dévorait, et, dans son commandement, tellement morcelé qu'il était devenu nominal, il devait se borner, tous les jours, à nous faire monter à cheval pour faire quelques démonstrations en vue des remparts, afin de détourner sur nous l'attention et les coups de l'ennemi. Mais il ne plaisait pas au

commandant en chef. Le général Forey, qui avait opposé un *veto* formel au désir exprimé par Mme de Mirandol d'accompagner son mari au Mexique, venait d'apprendre qu'elle était débarquée à la Vera-Cruz et arrivée à Orizaba. Et il ne pouvait pardonner au général une démarche qui lui semblait nuisible à la dignité du commandement.

Lorsque mes escadrons revinrent de leur expédition d'Atlixco, je songeai à m'installer plus sérieusement sur les bords de ma lagune. Le siège traînait. Nous n'avions pas d'autres distractions que de regarder les pots à feu que les assiégés lançaient, pendant toute la nuit, pour éclairer le pied de leurs remparts et se mettre à l'abri d'une surprise. Le séjour sous la tente était très désagréable. Le jour, il y régnait une chaleur insupportable, avec des bouffées de vent qui la remplissaient de poussière. La nuit, on grelottait de froid. Je me fis construire un gourbi de branchages, semblable à ceux où nous vivions, dans nos stations en Afrique, et dès qu'il fut terminé, nous reçûmes l'ordre d'aller nous établir à Cholula. On n'avait plus besoin de nous pour l'investissement. Le général Bazaine avait commencé ses travaux d'approche contre le fort de Carmen, et ils avaient déjà un relief suffisant pour rendre impossible toute évasion. Comme, pour les compléter, on avait besoin d'infanterie, on rappela de Cholula le bataillon de zouaves qui y tenait garnison, et que le général de Mirandol alla remplacer, avec mes trois escadrons. Nous campâmes d'abord quelques jours sur la grande place, pour aller bientôt nous établir, hommes et chevaux, chez l'habitant.

Mon billet de logement me conduisit chez le curé. Le padre n'avait pas l'air très enthousiaste de l'armée française. Il me fit grise mine et m'envoya coucher dans la plus triste pièce de sa maison, une sorte de taudis qui donnait sur la rue et ne communiquait pas

même avec l'intérieur. Comme j'étais, cependant, le plus commode et le moins exigeant des hôtes, et aussi le plus tranquille, il s'adoucit, et un jour que devant lui le général, venu pour me voir, me reprochait ma discrétion, et me disait que j'étais bien bon de ne pas avoir pris toute la maison, le padre me donna la plus belle chambre de son presbytère.

Là, si je n'avais pas eu d'autres occupations et d'autres soucis, j'aurais pu dresser une monographie complète sur les mœurs du clergé mexicain. Je crois que je ne me serais pas trop avancé en prétendant que ses habitudes ne ressemblent guère à la manière de vivre de notre bon clergé français. Il y avait, dans la maison, je ne sais combien de femmes, des jeunes, des vieilles, des créoles, des Indiennes, et je n'ai jamais pu démêler bien exactement la nature de leurs fonctions. Le soir, j'entendais tout ce monde jacasser dans une chambre à côté de la mienne, et, de temps en temps, la voix de basse-taille du padre dominait dans la volière, car le brave homme ne dédaignait pas de se mêler à la conversation. Et je m'endormais en me remémorant une vieille histoire d'aumônier qu'on m'avait racontée.

Cet aumônier avait à son service deux gouvernantes, l'une de vingt-deux, l'autre de vingt-quatre ans. Et, comme son évêque lui faisait observer qu'il aurait dû se contenter d'une seule gouvernante ayant l'âge canonique :

— Eh, monseigneur, répondit-il, je suis dans la règle. Seulement ma servante est en deux volumes.

Ce n'étaient pas deux volumes, c'était une bibliothèque complète que possédait le bon padre de Cholula.

Nous n'étions pas retournés à Cholula pour nous y reposer. L'armée de secours du général Comonfort guettait une défaillance de l'assiégeant, pour jeter dans la place des vivres qui commençaient à y manquer, et l'armée française, dont tous les attelages transportaient